A propos de paysage

Carto-humeur, Carto-humour

Depuis quinze ans, c'est-à-dire depuis que l'on a conscience de vivre dans une société en crise pour ne pas dire en mutation, des dizaines de colloques et de revues (de géographie mais aussi d'architecture, d'urbanisme, voire de littérature, etc.) ont été consacrés au paysage, «valeur à la hausse» suivant une expression de *Métropolis*. Cela a contribué à démontrer ou à confirmer la richesse de ce concept mais, il faut bien aussi le reconnaître, pas toujours à clarifier les perceptions que l'on en avait. Quant au n° 87/4 de *Mappemonde*, c'est dès la première approche qu'il présente la même ambiguïté. Ainsi, alors que l'éditorial porte exclusivement sur le concept de paysage (au singulier), le titre du numéro se veut beaucoup plus large: «Paysages, images, espaces» (au pluriel) —et, de fait, c'est bien au titre que correspond le contenu particulièrement diversifié des contributions.

Bien évidemment, l'ordre dans lequel sont présentées ces dernières n'est pas dû qu'au hasard. On y devine une volonté de respecter la chronologie (du passé au présent), une logique spatiale (des pays lointains à l'Europe) et surtout thématique (du culturel à l'agroécologique et à la méthodologie cartographique). La première confusion qui en résulte, c'est de laisser croire que le concept de paysage a toujours existé et qu'il serait universel.

Certes, toute communauté organise l'espace dans lequel elle vit et travaille suivant des conceptions implicites ou explicites, mais le concept de paysage implique en plus deux données fondamentales qui, historiquement, ne sont apparues qu'en Occident (Flandres et Italie) et qu'à partir du XV^{e} siècle: une distanciation de l'individu par rapport au monde qui l'environne; une volonté de transformer ce monde en fonction d'un modèle culturel que le groupe social dominant se donne à lui-même pour un temps plus ou moins long.

Si le terme de paysage n'a été créé qu'au XV^{e} siècle, et s'il ne l'a été que dans les langues de l'aristocratie européenne (en français par exemple, mais ni en langue d'oc ni en franco-provençal qui restaient des langues du peuple), cela correspond à une révolution culturelle que l'Extrême-Orient n'a connue qu'à partir du XIX^{e} siècle —ce n'est d'ailleurs que par approximation que l'on essaie aujourd'hui de trouver dans ces langues un terme équivalent à celui de paysage. Comme l'écrit P. Clément, l'homme y est, ou du moins y était, «indissociable de la nature qui l'environne». Dans ces conditions, ce qu'il nous présente comme «paysage» correspond en fait à une représentation religieuse du monde fort éloignée des conceptions rationalistes qui permirent pendant le Renaissance l'apparition de ce nouveau concept.

Que, par la suite, le terme se soit chargé de multiples autres sens, au point de devoir le plus souvent l'associer à un adjectif qualificatif pour permettre de comprendre de quoi il s'agit (paysage audiovisuel, politique), ne devrait pas nous étonner. C'est le sort de tout mot que d'avoir sa propre histoire, et tous ceux qui prétendent vouloir en fixer, une fois pour toutes, la définition, devraient prendre conscience de l'inanité de leurs efforts.

Pour autant, parce qu'un mot est à la mode, est-ce une raison suffisante pour le substituer systématiquement à d'autres peut-être moins valorisants, mais par là même moins confus? En clair, si j'excepte le dernier article, celui de M. Le Berre où, à juste titre, le terme de paysage n'apparaît même pas, dans deux seulement sur dix il est utilisé dans un sens assez proche de celui qu'il avait à ses origines alors que, dans les huit autres, on nous le propose comme une approximation récente pas toujours justifiée. Dans ces huit cas, en effet, la démonstration n'aurait rien perdu, bien au contraire, de sa force si le terme de paysage y avait été remplacé par ceux de structure spatiale, de site, de représentation religieuse du monde, de structure agraire, de milieu agroécologique ou géographique, de milieu naturel, voire d'environnement.

Par delà l'intérêt réel mais particulier de chaque article, ce numéro devrait au moins nous convaincre que ce n'est pas en baptisant les études des milieux naturels et de l'environnement de «science du paysage» qu'on leur assurera plus de crédibilité. Fort justement, J.C. Wieber se demande en conclusion de son éditorial: «*Et si, en définitive, le paysage n'était qu'une idée destinée à donner des idées... «una cosa mentale»*». Souhaitons que les géographes sachent l'entendre... en écoutant un peu plus les spécialistes d'autres sciences humaines, des philosophes aux linguistes!

François TOMAS